

Cinq Prix Rossel analysent la crise du livre

RENCONTRE La parole est à Geneviève Damas, Caroline De Mulder, Alain Berenboom, Patrick Declerck et Serge Delaive



De gauche à droite : Patrick Declerck, Jean-Claude Vantroyen, Flavie Gauthier, Alain Berenboom, Caroline De Mulder, Serge Delaive et Geneviève Damas. © BRUNO DALMONTE

« Le Soir » a rassemblé les cinq derniers Prix Rossel en finale de son enquête « Demain, les livres ». Si le livre est bien en crise, disent-ils, cette crise peut être mise à profit pour susciter de nouvelles formes d'écriture, et pour réinventer la librairie. Mais ils sont d'accord : le livre papier n'est pas près de mourir.

ENTRETIEN

Les lauréats du prix Rossel des cinq dernières années se sont réunis au Soir lundi dernier. Objectif : dans la lignée de notre enquête sur l'avenir du livre, en discuter ensemble. Atmosphère conviviale, plaisir de la discussion, ping-pong verbal, questionnements : en deux heures, notre quintette n'a pu, évidemment, fournir une opinion définitive sur la question. Mais leurs interrogations et leurs réponses méritent le détour.

L'édition doit-elle complètement se repenser pour assurer l'avenir ?

Alain Berenboom. La disparition d'un certain nombre d'éditeurs littéraires s'est accélérée ces derniers mois. Le Cri, Le Grand Miroir. Je ne suis pas certain que ce soit complètement lié à l'arrivée, comme pour les journaux, de l'internet. J'imaginais mal que le lecteur, sauf dans une frange marginale, se jette sur l'ebook et délaisse le livre papier. Le livre électronique est en croissance mais, dans les chiffres, c'est très marginal. Je n'ai pas le sentiment que le livre en tant que tel est menacé par le livre électronique. Mais il est menacé par les autres offres. Dans le Thalys, les gens ne lisent pas de livres, ils sont sur leur tablette pour taper leurs mails. Ce n'est pas une autre forme de livre qui menace le livre, c'est plutôt une espèce de désintérêt pour la lecture d'écrits qui ont une certaine longueur.

un livre papier. C'est dans d'autres cas qu'on utilise le livre électronique. Moi, j'ai plus d'inquiétude pour les libraires parce que je sais qu'en Belgique, ce ne sont pas eux qui sont les fournisseurs d'ebooks.

Serge Delaive. L'édition littéraire est en danger. Comme tous les domaines culturels maintenant, c'est du business, des grands groupes, il faut faire du chiffre. Je n'ai aucune inquiétude pour le livre à moyen terme, mais j'ai beaucoup de souci pour les éditeurs qui prennent des risques, qui publient des textes littéraires, difficiles, à la marge, pour ceux qui ont des pratiques littéraires qui ne sont même plus reliées par la presse, comme la poésie, devenue totalement marginale. Je suis inquiet pour les éditeurs moyens ou petits, qui disparaissent les uns après les autres. A la fin, qu'est-ce que le public aura à lire ?



Alain Berenboom
Prix Rossel 2014 avec « Monsieur Optimiste » (Genève)
« Le livre papier et le livre électronique restituent une œuvre différente »

Le livre est-il moins lu ?
Caroline De Mulder. Le besoin de fiction a toujours existé et existera toujours. Mais d'autres formes de fiction ont tendance à être privilégiées : les séries télévisées, la télé-réalité. Depuis le XIX^e siècle, le livre de fiction a été très important et puis là, c'est en train de changer, de prendre d'autres formes. C'est un peu difficile de dire de quelle manière ça va réellement évoluer. L'attrait pour l'image est de plus en plus exploité, grâce aux nouvelles technologies. Cela dit, j'ai lu des livres sur la manière dont l'édition évolue. On remarque que les ventes de livres électroniques sont modestes et même en léger recul. Et ce n'est d'ailleurs pas parce que c'est une liseuse que ce n'est pas un livre, il ne s'agit que de support. On était avant sur du parchemin, là c'est une tablette. Mais c'est toute l'économie du livre, la manière dont le livre est conçu, fabriqué, acheminé, tous les filtres qui font qu'un manuscrit devienne ou non un livre, c'est tout ça qui, d'une certaine manière, est mis en danger par ces nouveaux types d'exploitation éditoriale.

Cela signifie quand même que le livre papier est menacé ?
Geneviève Damas. Aux Etats-Unis, ça plafonne à 15-20 %. Parce qu'un livre électronique, ça ne s'offre pas. Parce qu'il y a le plaisir de toucher, de souligner dans

dans le train avec un ami, un homme cultivé de 55 ans qui lit de la littérature sensée, pas un jeune, pas mon fils qui lit des mangas sur sa tablette. Donc le livre électronique apparaît. Je ne suis pas inquiet pour le livre papier pour le moment parce que toute une génération ne peut pas s'en passer et ne s'en passera pas. Le livre électronique est super-utile pour les encyclopédies, les livres pour enfants, une partie de l'édition.
Patrick Declerck. Et pour ceux qui voient mal, qui

peuvent augmenter le format de l'écrit. Comme ma maman.

Pour les voyages aussi. Plus besoin d'emporter dix bouquins dans sa valise.
GD. C'est même mieux que la Pléiade.
CDM. Le confort de lecture n'est quand même pas le même. Je lis des livres électroniques pour mon travail aux Facultés de Namur. Mais peut-être suis-je déjà trop vieille pour aimer lire sur liseuse ? C'est vrai que les caisses de livres, ce n'est pas idéal. Mais lire un vrai livre dans un fauteuil, c'est quand même très agréable.



Geneviève Damas
Prix Rossel 2012 avec « Si tu passes la rivière » (Luca Wilquin)
« Allez faire dédicacer un livre électronique ! »

PD. Un livre, c'est une extension, fantasmagique bien entendu, de moi-même. J'ai besoin de m'orienter dedans. Si je ne sais plus le faire, je deviens anxieux...
CDM. Le mode de lecture est différent. On a aujourd'hui une lecture enrichie ou augmentée. On peut cliquer sur chaque mot et ça s'ouvre sur un univers différent. On n'est plus vraiment dans un mode de lecture linéaire mais dans un mode à couches, à strates.

Dans 30 ans, les gars de 16 ans aujourd'hui ne vont-ils pas s'habituer à ce nouveau mode de lecture sur ebook et n'être plus que là-dedans ?
AB. Le copain de 55 ans lit sur tablette. Mais mon fils, qui en a 24 et qui travaille sur ordinateur, ne lit jamais un livre électronique, il lit sur papier. Je ne suis pas certain que ce soit aussi simple de croire que les vieux habitués au livre restent au papier sauf quelques personnages modernes et que les jeunes qui sont nés dans la société numérique s'accrochent au livre électronique. Je crois que c'est une image fautive.
SD. Mon fils de 16 ans fait les deux. Il adore le livre papier, il a une bibliothèque.
GD. Et puis ça se dédicace un livre papier. Allez faire dédicacer un livre électronique ! Courage !

SD. Le livre restera parce qu'il y aura toujours des amoureux de l'objet livre. Sera-ce marginal dans 100 ans ? Mystère. Mais d'une manière ou d'une autre, il restera. Comme le vinyle.
AB. Entre livre papier et ebook, il y a un monde de différence. Coltrane, sur un vieux 33 T ou sur un CD, ça reste Coltrane. Ce n'est pas du tout la même chose entre les deux types de livres, papier et électro. Ces deux objets tout à fait différents restituent une œuvre différente.
GD. Ça, je ne crois pas.
AB. Le plaisir est différent.
GD. La réception est différente.
PD. Je pense que c'est différent psychologiquement. Si on essaie d'apprendre quelque chose par cœur, Shake-

speare, un passage important, on a besoin d'avoir la totalité du texte. Si je n'ai pas tout le truc, ça ne marche pas. Et dans l'ebook, on ne donne que quelques lignes à la fois.
GD. On perd la spatialisation.
SD. C'est tout à fait différent. Je ne peux pas deviner comment le lecteur sera dans un siècle. Mais il est possible que le numérique ouvre une nouvelle forme d'écriture. Comme le passage du livre matériel au livre immatériel se fera lentement, on ne peut pas deviner ce qui va arriver. Mais des expérimentations nouvelles vont pouvoir être faites au niveau littéraire. Je ne les vois pas, mais pourquoi pas ?

PD. Un autre problème qui concerne l'avenir du livre, c'est l'effondrement du vocabulaire.

N'est-ce pas une réaction de vieux ringard ?
SD. On revient alors à une autre question, en amont : qui lit encore ?
PD. Malheureusement, c'est lié. Que le bouquin soit édité me semble fondamental, y compris évidemment la poésie. Gutenberg a inventé son moyen de faire du livre vers le milieu du XV^e siècle. Mais avant, il y avait quand même Platon, Aristote, Aristophane, tous les autres : et sans bouquin ! Que va-t-il arriver au livre en tant qu'objet ? C'est certainement une de mes interrogations favorites mais c'est peut-être moins important qu'on peut le supposer.

L'important, c'est qu'on lise des œuvres de fiction, sur n'importe quel support, non ?
SD. L'important, c'est que toutes les sortes de littérature soient accessibles au public. Et c'est là que, aujourd'hui, il y a un problème, et que ce problème va s'aggraver. Il y a une uniformisation de ce qui est proposé au lecteur. C'est une réalité économique.



Patrick Declerck
Prix Rossel 2013 avec « Démons me turlupinant » (Gallimard)
« Ecrire, c'est un fantasme éveillé »

du livre est moins celui de l'édition, parce qu'on continue à voir des fous qui viennent perdre leur pognon en créant des maisons d'édition, que la disparition de la librairie, qui empêche ces fous de subsister.
GD. Le libraire doit sortir de la librairie. Les libraires de l'Oiseau-Lire à Visé vont dans des écoles, rencontrent des gens, bougent. La librairie devient un projet social, social, ça a transformé la ville de Visé. Mohammed Yunus dit que le banquier ne doit pas rester dans sa banque mais aller chez le particulier. Je crois que la librairie, c'est la même chose. Si on reste en attendant que le client passe, on devient juste un commerce. Et la librairie, c'est plus qu'un commerce, c'est un lieu de convivialité, ça a une valeur ajoutée inestimable. Ils ont proposé de faire des photos de mêmes qui lisent, et puis ils les ont affichées



Caroline De Mulder
Prix Rossel 2011 avec « Ego Tango » (Champ Vallon)
« Ce n'est pas parce que c'est une liseuse que ce n'est plus un livre »

que des vitrines publicitaires. Sans doute y a-t-il du avantage à faire. Il est piquant aussi de remarquer que les libraires auraient pu s'organiser pour faire eux-mêmes Amazon.

CDM. Chez Amazon, on se contente de proposer les livres, soi-disant les plus lus, et d'empocher un maximum d'argent, alors que le libraire doit jouer un rôle d'animateur. Il y a là une disproportion injuste. Par ailleurs, dans la chaîne du livre, beaucoup de gens gagnent leur vie, à l'exception sans doute de l'auteur. Nous, on doit tous travailler ailleurs...
GD. Mais si l'auteur se plaint de ne pas gagner d'argent, alors qu'il écrit du Barbara Cartland, ça marche. On connaît le jeu dans lequel on joue.
SD. Ce n'est pas si simple. Si ta vocation d'écrivain est contrariée par le fait que tu ne peux pas le faire parce que tu dois gagner ta vie, alors il y a un problème. Ce n'est pas du tout que je veuille vivre de l'argent de mes livres, c'est que je veux avoir le temps d'écrire.

PD. Moi, je trouvais qu'il y avait une contradiction éthique entre pratiquer la psychanalyse et écrire des bouquins. Je ne pratique donc plus. Et je suis donc chroniquement fauché.
GD. Nous aussi, c'est la foire. Mais on est tellement bien loti par rapport à Haïti, à l'Afrique. Et je ne sais même pas si j'écrirais mieux si je ne faisais que ça.
PD. De toute façon, c'est toujours le même bordel, écrire. Ça ne marche pas comme je veux, est-ce que je vais y parvenir, catastrophe. Et ça ne s'arrête jamais ce bazar. Tu fais ton bouquin, et ça va plus ou moins, tu finis et c'est devenu un objet du monde, c'est terminé, tu recommences, tu es à poil comme avant. Y aura-t-il un prochain ? Est-ce que ça marche ? Le plaisir d'être écrivain, c'est très discutabile. Et puis, être écrivain à plein-temps, c'est quand même essentiellement glander, parce que ça s'écrit dans la tête. C'est un fantasme éveillé.
CDM. Vous avez de la chance d'écrire dans la tête. Moi, si je ne travaille pas sur un ordinateur, je n'y parviens pas.
PD. Il faut que je zappe mon truc dans ma tronche. C'est un rêve éveillé. Et quand je l'ai presque écrit, ça va relativement vite.
GD. Il y a quand même là du plaisir sinon tu aurais

parlé de cauchemar éveillé.

Vous n'avez jamais pensé utiliser les possibilités électroniques d'extensions, d'hypertextes, etc. pour imaginer une fiction nouvelle ?
AB. Pour un livre scientifique, ça paraît logique d'avoir des arborescences qui permettent d'aller vers des infographies, des images, des cartes. Une histoire du cinéma écrite directement sur internet, ce serait intéressant : il y aurait des extraits de films, d'interviews. Pour la fiction, peut-être des livres pour enfants joueront-ils sur ces hyperliens ?
SD. Et sur tout ce qu'on n'imagine pas encore...
AB. Mais aujourd'hui, dans un livre de fiction pour adulte, je ne vois pas ce que ça me rapporte. Peut-être parce que, comme écrivain, je ne pense pas comme ça. Je suis prisonnier, et heureux de l'être, d'une narration linéaire ou du moins maîtrisée.
GD. Dans les grands romans, il y a la langue, mais aussi la transformation de la structure. Le livre électronique pourrait amener un changement dans la structure même du roman.
PD. Pour moi, écrire, c'est une transgression, quelque part, c'est une injure à dieu de dire : c'est moi qui parle.

GD. Je suis le verbe.
PD. Ça veut dire qu'écrire est psychologiquement transgressif, donc il y a une culpabilité, donc il y a un malaise.
AB. Ecrire est transgressif parce que ce n'est pas un acte en soi qui entre dans le circuit économique. C'est même le contraire.
Mais vous écrivez pour être édité.
GD. Oui, pour entrer dans le circuit. On écrit pour être lu, pour être aimé.
CDM. Peut-être pas par beaucoup de monde, mais oui.
PD. C'est aussi la satisfaction d'être transgressif, de passer publiquement pour un enfoiré, de pouvoir dire : bon, assez ri. C'est ça qui m'intéresse dans l'écriture. En fait, écrire pour moi, c'est faire de la philosophie. Je suis un philosophe raté.
GD. Si ça ne nous apportait pas de plaisir, on ne ferait rien de ça.
PD. Oui mais le piège, c'est d'écrire pour séduire. Et il y a des types qui sont des professionnels de ce trottoir. Et ce sont eux qui vendent le plus.



Serge Delaive
Prix Rossel 2010 avec « Argentine » (La Différence)
« Le numérique peut ouvrir une nouvelle forme d'écriture »

Propos recueillis par FLAVIE GAUTHIER et JEAN-CLAUDE VANTROYEN

DEMAIN, LES LIVRES
Le livre a-t-il un avenir ? A l'occasion de la Foire de Bruxelles, Le Soir a enquêté auprès des acteurs du monde du livre.
lundi 17
Les lecteurs
mardi 18
Les éditeurs
mercredi 19
Les libraires
jeudi 20
Les écrivains
vendredi 21
Le monde de la BD
aujourd'hui
Les cinq derniers Prix Rossel

PROGRAMME

Les rencontres de samedi. Avec Katherine Pancol, à 11 h ; Bernard Werber et Barbara Abel à 15 h ; Andréi Makine et Nathalie Skowronek à 16 h ; Lola Lafon et Brigitte Giraud à 17 h ; David Foenninos et Frédérique Deghelt à 18 h. Tout au Forum.
Fans des sixties. Jonathan Cole et James Meek parlent de cette décennie folle. Samedi, 15 h, Pavillon littéraire.
Coe jeunesse. L'écrivain parle de son livre *Le miroir brisé*. Club J, samedi, 12 h.
Les rencontres de dimanche. Annelena MacAfee, 15 h, Forum ; R. J. Ellory et Stuart Neville, Pavillon littéraire, 11 h ; Gilles Bachelet, Club J, 14 h.
L'humour anglais. Avec Michael Frayn, Stephen Clarke, Ale Le Sueur. Pavillon littéraire, dimanche, 14 h.
14-18 en Belgique. Les souvenirs de la Grande Guerre, avec Bruno Deblander et Louise Monaux, Tribune des auteurs, dimanche, 16 h.
René Magritte. Avec Jacques Roisin et Benoît Peeters, Club J, dimanche, 18 h.
Les rencontres de lundi. Michel Defourny, Forum, 10 h ; Christian Chelebourg, Forum, 12 h ; R. J. Ellory, Pavillon littéraire, 12 h.
Génocide rwandais. 20 ans après, avec Colette Braeckman et Alain Huart, Pavillon littéraire, lundi, 14 h.
Qui sont les lecteurs numériques ? Pôle numérique, lundi, 11 h.
La BD sous l'occupation. Frans Lambeau, Tribune des éditeurs, lundi, 13 h.

LA PREMIÈRE
Soyez curieux

La Première à la Foire du livre : allez-y, vous serez surpris !

35 émissions en public, le Prix Première, débats, rencontres et un concours avec 2 voyages à gagner.

www.lapremiere.be

Du 19 au 24 février
sur le site de **Tour & taxis**

La Foire du livre se tient jusqu'au lundi 24, à Tour et Taxis, avenue du Port à Bruxelles, de 10 à 19 h (Cl. lundi). Entrée : 9 € le week-end, 8 € lundi.